

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 29

Artikel: Nos gosses : croquis lausannois
Autor: Servion, François de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettre.

Madame Paul Perrin, docteur, à Echallens, à
Madame Henri Jaton, maître secondaire,
à Orbe.

Echallens, le 14 juillet 1906.

ENFIN, je trouve un moment propice pour vous écrire, chère madame. Je viens de rentrer mes conserves de juillet, fraises, groseilles et cerises. J'en avais septante kilos. Votre famille n'étant pas si grande que la mienne, vous n'en faites, je suppose, pas autant. J'ai eu de la peine, vous pouvez croire. Ma petite bonne, qui vient de Froideville et qui n'a pas inventé les casseroles émaillées, s'étonnait que je voulusse laver les fruits avant de les cuire. Elle était en admiration devant ma nouvelle bassine de cuivre, de chez Francillon, à Lausanne; elle n'osait presque y toucher; autre embarras lorsqu'il fallut souffrir les bocaux. Mes pauvres beaux tabliers blancs, — ceux de mon trousseau qui ont été filés par ma grand-mère, — en ont vu de terrible. Ils ont passé à l'état d'écumoières. Les morceaux enflammés de soufre les ont maltraités avec aussi les étincelles échappées du feu trop vif. C'est fini, heureusement. J'ai d'autres soucis: les enfants veulent absolument se baigner dans le Talent; je n'y vois pas d'inconvénients comme vous pouvez penser. La chose difficile à leur faire comprendre, c'est qu'il ne faut pas se précipiter dans l'eau froide étant en nage, ou après une séance dans les cerisiers.

Nous avons fait la lessive la semaine dernière. Mes femmes ne réclament pas encore de l'eau-de-vie à quatre heures, il est vrai, mais leur consommation de café me semblait énorme. Vouant admirer de mes yeux leur sain appétit, j'ai jeté un coup d'œil à la chambre à lessive; chacune des laveuses avait appelé sa marmaille d'enfants. Ils étaient douze, buvant à tour, à même le pot qui suffisait à peine. On dirait, n'est-ce pas, que le socialisme les a pénétrés de ses enseignements. Hier enfin, nous avons fini le repassage et le raccommodage: autre corvée et autres ennuis. Marie, mon aînée (12 ans), a trouvé un tel plaisir à lessiver et à réparer ses habits de poupée, qu'elle a déclaré vouloir apprendre seulement la tenue de maison, et se mettre en place dans un grand établissement rural. Et moi qui veut l'envoyer l'année prochaine à l'École supérieure, à Lausanne. Une fille de docteur, se faire ménagère, chez des étrangers...

Vous voyez mon ouvrage. A côté de cela, je n'ai aucun temps pour des préoccupations plus élevées; l'idéal en souffre. J'ai toujours rêvé de faire quelque chose de grand et d'utile, et tous mes loisirs sont consacrés à des détails terre-à-terre.

Je suppose que votre besogne ne diffère pas beaucoup de la mienne. Donnez-moi cependant de vos nouvelles et des détails sur votre installation à Morges. Quand votre mari entre-t-il en fonctions dans cette ville? Je crois que Morges

est très calme et même monotone. Enfin, il y a au moins la vue du lac Léman.

Mon mari, qui rentre en ce moment d'une journée de visites à Fez et Bercher, en moto-cyclote, vous présente ses compliments.

Je reste votre bien affectonné,

MARGUERITE PERRIN.

Pour copie conforme,

LOUISE RIVABOUX.

Mille francs pièce. — Un tribunal a tout récemment déterminé la valeur de nos oreilles.

Un agent d'assurances se trouvant en chemin de fer, au moment d'un accident, eut une de ses oreilles tamponnée, déformée, déchirée. Il réclama une indemnité de 10,000 francs.

Le tribunal lui a accordé 1000 francs.

Nous voici fixés: notre visage est flanqué de deux billets de mille. C'est un prix unique, quelle que soit la dimension des oreilles. Avis à maître Aliboron, qui serait peut-être tenté de spéculer sur les largesses de la nature à son égard.

Pied pour poing. — Un étranger en séjour dans un de nos hôtels de montagne est surpris, un jour, par un violent orage. Il dépose son parapluie tout ouvert dans le vestibule, pour le faire sécher, puis monte dans sa chambre.

A son pépin, il avait épinglé ce billet:

« Ce parapluie appartient à un gaillard qui peut donner un coup de poing de cent kilos. Il sera de retour dans un quart d'heure ».

Quart d'heure plus tard, en effet, l'étranger redescend. L'escalier de bois gémît sous le poids du terrible personnage. Soudain, celui-ci devient blême. Son parapluie n'est plus là. A sa place, le billet, auquel on a ajouté ces mots:

« Ce parapluie a été pris par un gaillard qui fait aisément ses trois lieues à l'heure. Inutile d'attendre son retour. »

Du ve pèrnette à la campagne.

PÈ stau temps de canicule iò la chaleu vo z'ètoume et vo fa tot ètourlo, on vâi dè-guierpi de la vela tote lè dzein que pouant s'èin alla. Tot clli mondo fot lo camp pè la campagne po tsertsi on càrro à l'ombro, po ne pas que lo selâo lau bourle lè pelion dâi gè. Ein a que vant à la montagne po agaffâ dau laci et de la cranma et guegni lè z'auto du d'amon.

¶ Clliau mônsu et clliau dame de la vela, ein a dâi bin boun'einfant, mâ lâi a dâi iâdzo de clliau pèrnette que fant lau dolliette et lau fièraude que l'è pardieu bin fé se lau z'ein djûvant de iena dâi iâdzo.

Du ve de clliau dame ètant vegnâite fère on tor pè on velâdzo pas bin llicin de Lozena — vu pas vo dere de quin côté, cein lau farâi trào dè-lau. Po dâi pouinette, l'ètai dâi pouinette: on pouâve lo vère rein qu'à lau gredon, dâi z'hailon asse rodzo qu'onna crèta de pâo (coq) et dâi selâ tot dzauno, quemîn la porta de l'ottò à noutron asseuseu, avquè on tsapî quâ Dieu lo bègne, tot cabossâ, tot bigornâ, bètor, riond âo coutset quemet 'na benna de bordon. Et pu mè faut pas

àobliâ de vo dere que l'avant assebin dâi parasèlâo asse rodzo que lau robe. Lè fasant breinna ein pioutouneint decè, delè, tandu que lau solâ fasant: « piou! piou! », lau gredon: « frou! frou! » et lau leingue: « Eh! mon Dieu! tielle horreur! un paysan, ma chère! »

Lè vâi-te lè dan que l'arrevant pè on seindâ dèvant onna mâison que l'avâi on'ètrâbllio à bise, et lo valet dau grandzi que l'ètai dèvant et qu'avâi oyu lè duve pèrnette que dèlavâvant tot cein que vâtant. Noutron lulu sè peinsâ: « T'eimpouésenâi pî po dâi grelande, mè preingne se pu mè teni de lè fère corre on bocon. » Adan, à la vi que l'urant dèpassâ l'ètrâbllio, vaitèe lo valet que dètâse on petit bolet de quaque mè que sè met à corre de dzouèe apri leu, tandu que dou caïon qu'irant dèfro po cein que lo grandzi trèssâ lè fèfè, attrapant pouâre et quemèingant à chàotâ dèvant lè dame. Vo djuro que vo z'arâi pu vo dèfreguelhî de rire de vère clli coup de temps. Lè caïon tot èpouâiri coressant dèvant, lè pèrnette, pè derâi, tracivant tant que pouâivant èteindre po cein que lo bolet fasâi ètat de lau dzelhî apri. Lè solâ piouâvant adî, lè gredon foliâtâvant, lo bolet piâtâve, lè caïon ronnâvant et lè dame fasant dâi siellâie que cein fasâi on tsalavari de mètsance. Io vâite que lo valet, que sè tegnâi la lè coute tant que recaffâve, que sè met à lau bouèlâ quemet se fasâi ètat de lè bramâ :

— Euh! clliau dame, mè rondzâi se zo n'allâ pas mè fère quequelhî mè caïon!

Du ci dzo on n'a pè jamè revu clliau pèrnette pè lè prâ, on ne lè vâi pe rein mè que pè Der-râi-Bor.

MARC A LOUIS.

Nos gosses.

CROQUIS LAUSANNOIS

UNE quinzaine de mômes, tête nue, l'inévitable goutte au nez, le tablier sale, les chaussettes tombantes, sont appuyés contre les piliers de la Grenette.

Il s'agit d'une partie de foot-baal.

... Un arbitre sérieux, maintien digne, geste protecteur, haut comme une botte, comptant au moins un lustre et demi d'âge, choisit les plus mâlins

et les plus dégourdis pour son camp. Les autres, au camp adverse!

Chaque joueur prend place. En attendant le moment décisif, l'un s'assied, un autre se couche. Rien d'académique dans les poses.

Par ci par là, l'un ou l'autre passe rapidement, en un geste familier, son bras sous son nez: pas de mouchoir, en poche.

— Modzon! Bailly! Fricasse! Favez! Lavan-chy! Podzet! A moi! clame l'arbitre Menètrety. Les autres, à l'autre bout!

Sortant solennellement de sa poche une « paume » de la grosseur d'une bille de billard, il lui donne un formidable coup de pied, et la partie commence.



— Veille-toi Modzon ! Tu la laisses passer ! Si tu le refais, tu vas voir c'te baffa.

— Fricasse ! Passe-me là !

Au bout de trois minutes un *goal* est à l'actif des *grands*, au grand désappointement des petits, qui jurent de se revenger.

— La deuxième partie bal son plein. Soudain, un nouveau venu, apprenti architecte, de 15 ans, survient comme une trombe, prend la balle et se cache. Les deux camps se regardent consternés. Gare la vengeance !

— On le « maquillera » quand y repassera par là ! chuchote-t-on.

— Non ! chopons-y son « galure ».

Mais Podzet, courageux, prononce :

— Si y n'était pas tant grand, vous verriez mon vieux !!! Enfin quand y « radinera » sautez-y tous dessus... par derrière. Sitôt chopé, bougez pas et tenez-le bien... Après... laissez-moi faire !

Sur ces paroles, il disparaît courant à toutes jambes.

Cependant le trouble-fête jugea que la farce avait assez duré. Il revint au milieu des joueurs et restitua la volumineuse paume en souriant béatement, croyant être très intéressant.

— Podzet ! Viens vite ! On le tient !

Solennel, celui-ci apportait à grand peine une *mitre* d'eau.

Modzon, craignant qu'il n'y en eut pas assez, en apportait sa part dans sa « benne » de collégien « très toute neuve ».

Le « voleur » reçut toute la douche avec la résignation d'un musulman fataliste. L'adjonction de massages très violents eut seule le don de lui faire pousser quelques légers cris de douleurs. On laissa le pauvre personnage sur place, tandis que Podzet, satisfait, fier de son exploit, criait, autoritaire :

— A vot' place pour la troisième partie ! C'est moi que j' suis bec !

François DE SERVION.



En ce cas. — M. de *** ne voulait à son service aucune personne mariée. Un de ses domestiques enfreignit ses ordres et se maria secrètement. M. de *** l'apprit, mais, comme il tenait beaucoup à son serviteur, il feignit l'ignorance.

Un jour, cependant, qu'on le croyait en voyage, il rentre subitement et trouve son valet de chambre avec un gentil bambin sur les genoux.

— Qui est cet enfant ? dit-il brusquement, fronçant le sourcil.

— Monsieur, c'est le neveu de mon frère.

Le maître, à cette adroite réponse, ne put contenir en sourire ; mais reprenant son sérieux : « A la bonne heure ! » fait-il.

Dépit. — Une fillette de six ans racontait, l'autre jour, à son petit frère, qu'elle avait fait un rêve délicieux.

Elle avait rêvé qu'elle était chez un pâtissier et qu'elle mangeait à bouche que veux-tu des gâteaux de toute espèce, des meringues, des macarons, etc.

— Et moi, demande avec avidité le petit frère, est-ce que j'en mangeais aussi ?

— Non, tu n'y étais pas.

Et le bambin de laisser échapper un gros sanglot.

La lune élastique.

Il paraît que la lune n'est pas toujours de la même grosseur. Son diamètre diminue ou grandit, suivant qu'elle est au zénith ou bas sur l'horizon, tout comme une bulle de savon dont la grosseur augmente et diminue au gré du souffleur.

Qu'est-ce que cela signifie ? Notre œil ne se-

rait-il pas peut-être le jouet d'une illusion d'optique ? C'est probable.

La question a été étudiée de très près par M. Ed Claparède, de Genève, dans les excellentes *Archives de psychologie* dont il est codirecteur. Et sa réponse est que le grossissement de la lune à l'horizon n'est ni une réalité ni une apparence. En effet, mesurez la lune au zénith, et mesurez-la à l'horizon : ses dimensions restent identiques. Photographiez-la au zénith et à l'horizon : le résultat est le même. S'il y a une différence, c'est que le diamètre vertical de la lune à l'horizon est légèrement rapetissé par la réfraction. Donc le grossissement de la lune à l'horizon n'est même pas une apparence : il n'existe que pour notre cerveau, et n'a pas d'existence pour les instruments d'optique. D'autre part, il est certain que nous la voyons plus grosse bien qu'à l'horizon elle soit à 60 rayons terrestres de distance, au lieu de 59 au zénith. On comprendrait qu'elle parût plus grosse en plein ciel, et c'est à l'horizon qu'elle semble telle.

A quoi tient ce paradoxe ?

Autant le dire tout de suite : on n'en sait rien. Et pourtant, depuis Aristote, nombreux sont ceux qui ont attaqué le problème.

On a invoqué la réfraction. Mais celle-ci produit l'effet inverse : elle rapetisse le diamètre vertical, d'où la forme elliptique, que chacun a remarquée, de la lune à l'horizon.

On a parlé de la dilatation pupillaire. L'astre étant moins lumineux à l'horizon, la pupille se dilaterait, d'où image rétinienne agrandie. Le malheur est que c'est le contraire qui se produirait : l'explication ne vaut rien.

Celle de la comparaison non plus ; celle qui veut que la lune paraisse plus grosse, parce qu'à l'horizon elle apparaît derrière des objets terrestres de grandeur familière. Car regardez la lune à travers un tube qui isole l'astre des objets terrestres : l'effet reste le même. Regardez-la encore se levant ou couchant sur la mer, où il n'y a rien : c'est la même chose. Et regardez la lune derrière des cheminées, en plein ciel, ces nuits-ci : elle n'est nullement grossie par la comparaison.

Le serait-elle par le contraste ? Le contraste qui ferait que sur un champ visuel limité, la lune semblerait plus grosse que sur le champ visuel fourni par le ciel entier quand elle est au zénith ? Mais le champ visuel est le même dans les deux cas, dit Reimann : il a toujours la même étendue.

Selon Gauss, c'est que les dimensions perçues avec le regard élevé sont sous-estimées. La lune paraîtrait plus grosse au zénith si on la regardait couché sur le dos. Mais rien n'est plus facile que de se mettre sur le dos et de considérer la lune dans cette attitude. Or, la lune ne paraît pas plus grosse pour cela.

Faut-il alors, avec Descartes et Malebranche déjà cités, conclure que la lune nous paraît plus grande à l'horizon parce qu'elle est jugée plus éloignée, en raison de ce qu'il « se trouve divers objets entre elle et nos yeux qui nous font mieux remarquer la distance » ? Mais la lune paraît, encore, plus grosse quand elle se lève sur la mer ou sur une plaine unie ; et l'illusion subsiste quand on regarde la lune à travers un tube.

Invoquera-t-on la brume, fréquente à l'horizon ? Mais le soleil ou la lune vus au zénith à travers la brume ne paraissent pas plus volumineux.

Alors, comment conclure ? M. E. Claparède n'en sait rien. Aucun interprétation ne le satisfait pleinement.

Au total, l'hypothèse que préférerait M. Claparède est que nous surestimons les astres à l'horizon parce qu'ils semblent être des objets terrestres. Ils semblent tels parce qu'ils appartiennent alors à la zone terrestre et font l'effet d'objets inconnus qui ne sont pas immédiate-

ment identifiés. M. Claparède, toutefois, n'est pas assuré de tenir la solution du problème.

En attendant, regardons donc la lune : c'est la saison de ce faire, et nos occupations n'ont pas toujours autant d'innocence.

Le flair. — Un aveugle et sa femme qui lui sert de guide, sont dans un square.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît.

Deux sous tombent d'une fenêtre.

La femme cherche, cherche et ne trouve rien. Alors, l'aveugle impatienté, de grommeler entre ses dents :

— Tu ne les vois donc pas ?... Là !... là !... à tes pieds.

Cruel. — Deux amoureux ont une vive altercation et se brouillent.

Lui, est chauve comme un vieux savant, bien qu'il soit tout jeune encore — le cas est fréquent de nos jours.

« Monsieur, lui écrit la demoiselle, en lui renvoyant les gages de leur liaison, permettez-moi de vous exprimer tous mes regrets de n'avoir pas de cheveux à vous renvoyer. »

Le Dr Simius.

I

LECTRICES charmantes et lecteurs bénévoles, permettez au *Conteur* de vous transporter sur ses ailes joyeuses et vagabondes en plein pays bernois, au cœur même de ce doux Mittelland où les femmes portent encore avec une grâce accomplie leur beau costume des anciens temps. La matinée est radieuse, le soleil brille sur la campagne fleurie, et les oiseaux chantent l'amour dans les arbres feuillus.

Voyez cette vieille maison cachée sous la verdure, cette jolie vieille maison recouverte de bardeaux, avec sa galerie ajourée courant le long du premier étage et son large auvent qui s'avance à votre rencontre, familial et hospitalier.

— Personne, pensais-je hier soir, alors que l'immaculée Jungfrau rougissait sous le dernier baiser du soleil, personne n'aura l'idée de me venir chercher dans cette paisible retraite.

Hélas ! j'avais compté sans le Dr Simius. Tout à l'heure, tombé je ne sais d'où, cet homme néfaste est venu troubler ma solitude de son mouvement perpétuel. Vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon d'une blancheur éblouissante, petit, maigre, le front très haut mais étroit, les cheveux rejetés en arrière, l'œil malin derrière ses lunettes, le nez fortement coloré, la bouche trop grande, la barbiche grisonnante, pointue et provocatrice, bavard et sans cesse agité, tel est *mon oncle*, le Dr Simius. Je dis *mon oncle*, parce qu'il veut que je sois son neveu. Et comme je lui prouvais d'une façon péremptoire qu'il n'appartenait pas à ma famille, il me prouva aussitôt et non moins péremptoirement que je me trompais, puisque nous avions un ancêtre commun : le père Adam.

— Je suis d'autant plus votre oncle que celle qui embellira le cours de votre existence est ma propre nièce, la toute gracieuse *senorita Estrella*. Il lui fallait un noble tel...

— Laissez-moi donc tranquille, vieux radoteur lui criai-je. Je me moque de...

— Et je vous sacre chevalier, fit le Dr Simius et m'allongeant un coup de sa canne en travers des épaules.

Mais on nous appelait, la table était servie.

II

— Herr Professor, me dit en souriant Frau Schlierli, mon aimable hôtesse, j'ai cru bien faire de vous donner comme vis-à-vis der Herr Doktor votre oncle ; on a tant de choses à se raconter après une longue séparation.

— Je n'en dormais plus, dis-je ironiquement.

— C'est ce qui vous rendait si original, *mon neveu*.

Je constatai que nous étions plus nombreux qu'à l'ordinaire. On avait invité les notables de l'endroit avec femmes et enfants. Le docteur, très à l'aise, salua à la ronde, enleva sa redingote et s'assit sans vouloir se séparer de sa canne.